

«West Side Story» made in Belgium a conquies Broadway

Des murs qui s'érigent, des clans qui s'affrontent, des minorités victimes de violences policières filmées à l'iPhone, des corps qui parlent: c'est le «West Side Story» d'Ivo Van Hove et d'Anne Teresa De Keersmaeker dans le 21e siècle de Trump, dont la première a eu lieu jeudi, à Broadway.

Par Rebecca Sumer, à New York

Les jets et les Sharks entrent sur scène bruta, lumineuse. La défiance se lit sur leurs visages juvéniles. Leurs claquements de doigts si caractéristiques ont disparu, mais la rivalité entre les deux gangs les plus célèbres de Broadway est intacte, dans ce nouveau «West Side Story»: une adaptation moderne qui capture avec justesse l'Amérique d'aujourd'hui, dure et violente.

La pièce dure une heure quarante-cinq, sans entracte. Elle est menée tambour battant, à l'image de la jeunesse et de la fougue de ses protagonistes, dont une trentaine débute à Broadway. Tony et Maria, les amoureux véroniques quartier ouest de Manhattan, se rencontrent lors d'un bal de quartier. Vite pris au piège de la violence de leurs clans, ils se battent pour que leur amour impossible puisse survivre.

Isaac Powell (Tony) est une révélation, un chanteur puissant et vulnérable, aux côtés de Shereen Pimentel, pétillante dans le rôle de Maria, qui elle incarne avec impertinence et une superbe voix aux accents lyriques. Dans cette version, plus en phase avec notre époque, les jets sont blancs et afro-américains, et les Sharks,

portoricains et latinos. La musique de Leonard Bernstein est la même, à part l'omission d'«I Feel Pretty», seule entrée au répertoire original. Le script n'a pas bougé et il n'a pas pris une ride. Pour le reste, tout a été réécrit.

Reprenre «West Side Story», demande une certaine dose d'audace: les quatre créateurs d'origine (Bernstein, Laurents, Sondheim, Robbins) avaient déjà pris ce pari un fou en volant trentenaire Roméo et Juliette, et en faire une nouvelle œuvre, déjà moderne (lire l'encadré ci-contre). En 1957, la comédie musicale était devenue l'un des plus gros succès qu'avait alors connu Broadway avec ses 732 performances, puis 10 Oscars pour son adaptation cinématographique.

Mettre en scène mondialement reconnu dans le milieu de l'opéra et du théâtre, Ivo Van Hove, 61 ans, a imprimé sa vision, un style faussement minimaliste, qui inspire un nouveau souffle à ce «West Side Story». Pour son adaptation de «Viu du» d'Arthur Miller à Broadway, Van Hove avait été sacré d'un Tony Award. C'est lui aussi qui a mis en scène la comédie musicale «L'arrestation», œuvre de David Bowie. Aux côtés du metteur en scène

L'adaptation d'«Officer Krupke», chantée par les jets, évoque les violences policières dont les minorités sont les principales victimes, avec des images qui rappellent les réseaux sociaux, notamment pendant le mouvement Black Lives Matter.

depuis une trentaine d'années, Jan Versweyveld, assure la scénographie – méticuleuse – et la mise en lumière de ses spectacles. Van Hove a fait le choix radical d'introduire la vidéo sur scène. Alors que les comédiens jouent et dansent, ils sont filmés et parfois s'enregistrent eux-mêmes avec des smartphones. Tout est retransmis au-dessus d'eux, sur un écran géant surplombant l'action: les décors soignés (l'épicerie de Doc, l'atelier où travaille Maria) s'y imbriquent comme une maison de poupées. D'autres décors, construits en coulisses,

n'apparaissent que par le biais de cette toile, comme au cinéma. Ce double regard permet des jeux de miroirs esthétiques, en particulier pour les scènes de danse.

Une scénographie méticuleuse Les chorégraphes originales de Jerome Robbins, pour beaucoup dans le succès de l'œuvre originale, ont été remplacés par un nouveau vocabulaire: celui d'Anne Teresa De Keersmaeker, compatriote belge de Van Hove, figure majeure de la danse contemporaine mondiale et créatrice de la compagnie Rosas. Par la danse, le groupe se rencontre et se croise, toujours sur le fil, entre innocence et bagarre.

De Keersmaeker a pris soin d'être fidèle aux identités représentées: street-dance, accents latins, danse moderne s'entremêlent avec en apothèse la scène de rixe, sublime par un travail de la lumière remarquable, qui fige l'instant dans un élan dramatique avant le basculement terrible. La scène du baloon («fionghin»), pourtant si attendue, est complètement revu: ce sont les corps de chaque clan qui tirent les jeunes amoureux et les écartent, offrant l'une des plus grandes réussites esthétiques du spectacle.

«La scène «Dance at the Gym» représente des adolescents qui se «confrontent» sur la piste de dances, explique Clinton Stringer, assistant chorégraphe de la pièce. «Dans les années 90, cela s'était exprimé par des danses latines (mambo) et line loop (pour les jets) – nos chorégraphes ont des influences de salsa et de house/hip hop.»

Entre innocence et bagarre 60 ans après, leur écriture, les chansons «America» et «Officer Krupke» sont l'occasion d'aborder des thèmes toujours d'actualité. D'abord, le rêve américain, vu par le prisme des nouveaux arrivants. Alors qu'Anita, Bernardo et les Sharks chantent leurs espoirs d'intégration, des images de Porto Rico et du mur à la frontière entre le Mexique et les États-Unis défilent. Des scènes évocatrices de l'état fébrile d'un pays qui attend le dénouement de l'élection présidentielle en novembre prochain.

L'adaptation d'«Officer Krupke», chantée par les jets, évoque les violences policières dont les minorités sont les principales victimes, avec des images qui rappellent les vidéos diffusées sur les réseaux sociaux, notamment pendant le mouvement Black Lives Matter. Il s'agit d'une histoire véritablement américaine, et les danseurs ont apporté leur vision dans le studio, ajoute Stringer. «En particulier pour les scènes de violence policière dans «Officer Krupke» et comment cela résonnait avec leur expérience personnelle.» Ces moments à portée politique ont été particulièrement applaudis; signe que cette comédie musicale populaire continue de viser juste.

Les producteurs, dont fait partie le vétérinaire de Broadway Scott Rudin et David Geffen (co-fondateur de Dreamworks), n'ont pas hésité sur les moyens alloués pour redonner vie à ce classique: près de 80 personnes y travaillent depuis deux mois, dont 30 comédiens et 28 musiciens, pour un budget de plus de 15 millions de dollars, selon le New York Times.

Jeunesse fougueuse et pressée Une production gigantesque, mais qui ne s'est pas faite sans heurts. Il y a tout d'abord eu la blessure d'Isaac Powell, qui a reporté la première, prévue initialement le 6 février. Et puis une polémique autour du casting d'Anar Ramasar, qui joue le rôle de Bernardo. En 2018, le danseur est impliqué dans une affaire de photos intimes partagées avec ses collègues de New York City Ballet, qui lui a valu une suspension. Quelques manifestations ont émaillé les previews et encore lors de la première du spectacle, jeudi soir: la production, quant à elle, a fait savoir qu'elle accordait tout son soutien au danseur de 38 ans.

De Keersmaeker a pris soin d'être fidèle aux identités représentées: street-dance, accents latins, danse moderne s'entremêlent avec en apothèse la scène de rixe, sublime par la lumière.

Le pari de Van Hove à la mise en scène devait être payant: le Broadway Theater avait déjà vendu 100% de ses tickets pour la première semaine de l'exploitation. Les previews en décembre, avec des recettes avoisinant déjà les 1,5 millions de dollars par semaine, rivalisent avec la grande première du jeudi 20 février avec les autres mastodontes que sont «Hamilton» ou «Wicked».

Dans le nouveau «West Side Story», New York n'est pas l'Amérique: c'est un ville plus crue et moins onirique que dans l'original. Mais cela ne sacrifie en aucun cas au côté grandiose de la pièce, appuyé par une palette de talents bruts et une mise en scène ingénieuse. Tout en respectant ce monument culturel américain, cette nouvelle version de «West Side Story» est une belle révérence à son temps et à la jeunesse américaine de 2020, un peu déespérée, fougueuse, pressée, passionnée.



© ADAM RODRIGUEZ

Roméo et Juliette dans le Nouveau monde

Le 26 septembre 1957, la comédie musicale «West Side Story» est présentée pour la première fois au Winter Garden de New York. Elle y sera jouée pas moins de 232 fois avant de s'installer pour longtemps sur les planches de Broadway pour ensuite faire le tour du monde. Cinq ans plus tard, le film tiré de la comédie musicale remporte 10 Oscars. Depuis, le succès de West Side Story ne s'est jamais démenti et la comédie musicale est désormais inscrite dans l'imaginaire populaire.

Qui ne connaît pas au moins l'un de ses grands airs? Si l'histoire est connue de tous, la genèse de l'œuvre est moins. Quatre hommes se trouvent à la base du projet: le compositeur Leonard Bernstein, le metteur en scène et chorégraphe Jerome Robbins, le parolier Stephen Sondheim et Arthur Laurents, auteur du livret.

De la milieu des années 40, Jerome Robbins est obsédé par une idée: pourquoi ne pas transposer Roméo et Juliette dans la réalité du New York de l'époque en créant une adaptation musicale contemporaine de la pièce shakespearienne? La guerre entre gangs rivaux fait alors rage et se retrouve souvent en une des journaux. Le sera celui de l'immigration et des luttes entre minorités ethniques.

S.B.

Pour les spectateurs US, pari réussi!

Ils venaient de Virginie, de Buffalo, de New York ou de Paris: nous avons recueilli les impressions de spectateurs à l'issue du spectacle, dans et aux alentours du Broadway theater, qui jouxte le vrai West Side new-yorkais...

«Viscéral et magnifique, «éblouissant»: à la sortie du Broadway Theater, des spectateurs encore un peu sonnés échangent leurs premières impressions. «C'était très moderne, je pensais que je connaissais l'histoire mais c'était un regard neuf et contemporain, explique Virginia Craddock, de New York: «Je ne m'attendais pas à un tel crescendo émotionnel.»

Dans la salle, des rires francs ponctuent quelques scènes, notamment grâce au jeu technique d'Anita (Yesenia Ayala) et de Maria (Shereen Pimentel). Mais c'est surtout une intensité latente qui monte. Alors que le dénouement dramatique approche, quelqu'un dans la salle chuchote à sa voisine: «Est-ce que l'original était ça?». La salle entière retient son souffle pendant les dernières minutes.

Réinterpréter un classique comporte des risques: celui notamment de décevoir les puristes. Avec plus de 700 représentations sur Broadway et ses 10 Oscars pour son adaptation cinématographique, le «West Side Story» d'origine a de quoi intimider. «Il y a 50 ans, on avait repris la pièce dans mon lycée, se

rappelle B.J. Baltz, venue de Virginie: «La façon dont ils ont incorporé le vidéo, j'avais peur que ça m'agace, mais en fait ça apporte quelque chose de nouveau.»

«Viscéral et magnifique» Tous les changements ont été approuvés par Stephen Sondheim et les représentants des trois auteurs créateurs de la comédie musicale. Interrogé par chaîne de télévision CBS,

«Ils ont réussi à incorporer une part de réel dans la pièce. Quand les acteurs sortent des iPhone pour filmer les policiers, c'est bien vu, car c'est exactement ce que les gens font aujourd'hui.»

GINO DE GRAZIA SPECTATEUR VENU DE BUFFALO

le parolier devant la vision: «Ce qui différencie le théâtre du cinéma ou de la télévision, c'est que c'est modifiable. Chaque génération apporte de nouvelles façons de voir une pièce.»

De retour devant le théâtre, qui se trouve en réalité à quelques pâtés de maison du vrai West Side new-yorkais, Gino De Grazia, de Buffalo, précise: «Il est réussi à incorporer une part de réel dans la pièce. Ce sont les problèmes que connaissent de nombreuses

villes américaines. «Quand les acteurs sortent des iPhone pour filmer les policiers, c'est bien vu, car c'est exactement ce que les gens font aujourd'hui, ajoute Purdie Baumann, venue avec son ami musicien qui a lui particulièrement apprécié les orchestrations de la musique de Leonard Bernstein.

De tous les spectateurs qui ont eu la chance de voir «West Side Story» durant les previews – les performances ouvertes au public avant la première officielle –, le Roi des belges est sans doute le plus distingué: Mathilde et Philippe ont profité d'un déplacement à l'ONU pour applaudir le travail de leur compagnie le 12 février dernier. Peut-être ont-ils partagé l'avis dihybrannique de Grégoire Diehl, parisien de passage à New York: «Éblouissant d'intelligence, de beauté. La direction lumineuse est extraordinaire. La musique: grandiose. Enfin, un casting avec uniquement des jeunes. On a beaucoup pleuré. On attendait un Broadway comme celui-ci. Que tous les autres, que les vieux de Broadway rentrent chez eux!»

R. S.

«West Side Story», Leonard Bernstein et Ivo van Hove, mise en scène - Anne Teresa De Keersmaeker, chorégraphie - Jan Versweyveld, lumières - Isaac Powell (Tony) et Shereen Pimentel (Marie). Jusqu'au 6/9/20 au Broadway theater, à New York: www.broadway.com

ÉVÈNEMENT



© JAN VERSWEYVELD